Lanctot, Clara
Visions d'aveugle



CLARA LANCTOT

(Fleur d'ombre)

Visions d'Aveugle

RECUEIL DE POÉSIES

> J'ai versé tout le sang de mon cœur dans mes vers.
>
> ALBERT LOZEAU.



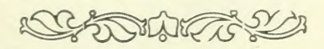
QUÉBEC

A. G. LACHANCE, IMPRIMEUR

Librairies Langlais, Garneau, Dumontier, 22 rue Massue

25 SOUS, FRANCO.

VISIONS D'AVEUGLE





CLARA LANCTOT



CLARA LANCTOT
(Fleur d'ombre)

VISIONS D'AVEUGLE

RECUEIL DE POÉSIES

J'ai versé tout le sang de mon cœur dans mes vers.

ALBERT LOZEAU.



QUÉBEC
A. G. LACHANCE, IMPRIMEUR

Librairies Langlais, Garneau, Dumontier, 22 rue Massue

PRIX 25 SOUS, FRANCO.

1912

Nil obstat

L. St-G. Lindsay, Ptre.

Censor deputatus

Imprimatur

† P. E. Roy, év. d'El.

3 juillet 1912.

AUX LECTEURS

Avant de publier ces poésies, l'éditeur les a soumises à un maître de la critique littéraire, M. l'abbé Camille Roy.

Voici l'appréciation qu'il en a donnée :

« Cette petite aveugle a vraiment du talent. Sa poésie est fort agréable et d'une grande délicatesse de sentiment. Il y a bien ici ou là quelques vers qu'il serait bon de retoucher....

« Que l'auteur s'applique à mettre plus d'idées encore dans ses strophes pour en bien varier l'intérêt.

« C'est tout de même merveilleux qu'une pauvre aveugle ait dans son esprit de pareilles visions de lumière. »

Mlle Clara Lanctot n'a jamais pensé à la publicité.

Aveugle depuis l'âge de huit ans, élève de Nazareth durant douze ans, elle n'a paru en public que pour chanter la gloire de Dieu et rendre hommage à son alma mater et aux institutrices qui cultivaient son talent littéraire et musical.

Sollicitée de permettre la publication de ses premières poésies — écrites par elle-même au dactylographe — elle y consent, non sans hésitation ; car vraie Fleur d'ombre — pseudonyme de l'auteur — elle peut dire avec sa sœur *poétesse*, Marguerite Henry Rosier :

Je suis celle qui passe et qu'on ne connaît pas ;
Mais en qui tout le songe habite et qui, tout bas,
Ecoute en soi chanter la rumeur indicible ;
Je suis celle qui va, les yeux dans l'invisible
Attentive on ne sait à quel rayon...
Celle qui passe, ayant son Dieu dans sa poitrine,
Et qu'un reflet seul illumine ;
Mais que rien dans le monde et rien parmi le jour
Ne distrait de son tendre et de son grave amour...

Avec le même poète, elle ajoute, sans fausse humilité :

Hélas ! je n'ai pas su vous dire,
O mon clair et chantant espoir,
O mon silence et mon délire
Et mes belles larmes du soir.

Il fallait une loi divine ;
Il fallait le signe sacré,
Et je n'avais dans ma poitrine
Que mon pauvre cœur déchiré...

N'est-ce pas aussi la même mélancolie et le même espoir dans l'avenir ?

Mes vers, je vous ai faits d'un peu d'âme tragique
Et du peu que l'on sait dire de sa douleur ;
Je vous ai faits d'amour, de songe et de musique
Et je vous ai donné la forme de mon cœur.

Allez mes vers, allez tous seuls... car je suis lasse,
Mais je ne voulais pas tout entière finir,
Et mourir à jamais avec l'heure qui passe :
Et je vous ai donnés, mes vers, à l'avenir.



VISIONS D'AVEUGLE

A mes amis les poètes

O poètes aimés qui devinez mon âme,
Touchée de vos accents, je m'incline vers vous,
Et je cherche en vos vers ce que mon cœur réclame
Pour animer ses chants et ses rêves si doux.

Vous qui chantez si bien le doux bonheur de vivre,
Les jours ensoleillés du radieux printemps,
Et les tendres pensées dont votre cœur s'enivre,
Qui couronnez les fronts heureux de leurs vingt ans ;

Tournez votre regard vers une jeune amie
Dont les yeux sont fermés aux rayons lumineux,
Mais dont l'âme pourtant s'ouvre à la poésie
Comme une tendre fleur à la clarté des cieux.

Oh ! oui, faites briller tous les jours, à toute heure
L'étoile de votre art sur mon ciel toujours noir.
J'aurai l'illusion d'un astre qui demeure
Pour verser sur ma vie un doux rayon d'espoir.

Souvenirs

Je jouissais encor de la pure lumière,
Sans jamais me douter que bientôt un brouillard
Voilerait pour toujours l'éclat de mon regard.
Oh ! souvenirs d'alors, vivez sous ma paupière...

Eclairez tous mes jours, beaux astres radieux,
Afin qu'après seize ans, je puisse voir encore,
En mes sombres pensées, un ciel qui se colore,
Une nature en fête, un sourire joyeux.

L'orsqu'au sein de ma nuit, je fais chanter ma lyre,
Il me semble revivre, et je rêve parfois,
Que par mes yeux ouverts, dans mon cœur je reçois
Le charme des beautés dont ma muse s'inspire.

Ode à M. l'abbé Rousselot

FONDATEUR DE NAZARETH,

INSTITUTION DES AVEUGLES

Au doux souvenir de ta gloire,
Nous te chantons avec amour,
Père dont la douce mémoire
Fait vibrer notre âme en ce jour.

La bonté de ton cœur s'exhale
Comme un parfum autour de toi,
Et ta charité n'a d'égale
Que la pureté de ta foi.

Tu quittes ton pays de France
Et le beau ciel qui t'a souri,
Au premier jour de ton enfance,
Le lieu de ton foyer chéri ;

Tu traverses les mers immenses
Et tu viens nous tendre les bras ;
Ami de toutes les souffrances,
Tu les soutiens à chaque pas.

Comme le doux Jésus sur terre,
Aux petits, tu donnes la main ;
Tu les secours dans leur misère,
O toi, père de l'orphelin.

Trop faiblement ma voix te chante,
O toi dont le rôle ici-bas,
Fut de rendre à l'âme souffrante,
Le doux espoir dans les combats,

De semer parmi les épines
D'immortelles fleurs de bonté,
D'épandre des clartés divines.
Dans les jours pleins d'obscurité.

Si nos yeux restent sans lumière,
N'avons-nous pas un clair rayon
Dont notre vie enfin s'éclaire,
Une étoile à notre horizon ?

Nazareth, ce n'est plus un rêve ;
Rousselot, par tes soins constants,
Son enceinte déjà s'élève
Et s'ouvre à tous les dévouements.

L'aveugle y vit, l'aveugle y chante,
L'aveugle y sourit au destin ;
Ici l'heure coule moins lente,
Et moins dur est notre chemin.

La science écarte ses voiles
Et luit enfin à notre esprit ;
A notre ciel, combien d'étoiles
Rendent moins sombre notre nuit...

Depuis cinquante ans florissante,
Ton œuvre, ô digne fondateur,
En notre âme reconnaissante
A fait luire du bonheur.

Nous garderons vive mémoire
Du bien par tes labeurs produit,
Et ton nom, en rayon de gloire,
Resplendira dans notre nuit.

La violette emblême de l'humilité

Au fond d'un valon solitaire,
Vivait sous la mousse légère,
La plus humble petite fleur,
A la douce et suave odeur.

Sur sa corolle simple et belle,
Afin d'y parfumer son aile,
Le papillon, comme un baiser,
Venait parfois se reposer.

La brise en parcourant la plaine,
La caressait de son haleine ;
Le petit ruisseau, dans son cours,
Lui disait aussi ses amours.

Pourtant, toujours l'humble fleurette
Semblait se plaire en sa retraite.
De même il est une autre fleur
Qui croît toujours au fond du cœur,

Mais dont la corolle odorante,
Par son doux parfum nous enchante.
Cette fleur, c'est l'humilité,
C'est l'aimable simplicité.

Le ruisseau

Parmi les fleurs et la mousse,
Là-bas, sous les verts sapins,
On entend une voix douce
Aux sons purs et cristallins.

Frais bijou de la nature,
Aimable petit ruisseau,
Tu mêles ton gai murmure
Aux joyeux chants de l'oiseau.

Quand tout vibre en la nature,
Sous le souffle du printemps,
Quand les fleurs et la verdure
De nouveau parent les champs,

On entend ta voix qui chante
La chanson du renouveau,
Et la brise caressante
Qui vient sillonner ton eau.

Enivré de ton murmure,
L'oiseau, sur les rameaux verts,
D'une voix suave et pure
Entonne de gais concerts.

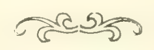
Mirant dans ton flot qui passe
Ses beautés et sa fraîcheur,
Sous le feuillage, avec grâce,
Se berce la tendre fleur.

Quand pâlit la teinte rose,
Le soir sur le firmament,
Et que doucement repose
Le bois odoriférant,

Sous un dôme de verdure,
On entend chanter toujours
Ton eau claire qui murmure
En suivant son léger cours.

Reste là pour me sourire,
Lorsque mon front est rêveur ;
Ami, j'aime à te redire
Tous les secrets de mon cœur.

Va dans ta course rapide,
Sans souci de l'avenir,
Mais, dans ton onde limpide,
Apporte mon souvenir.



A la Recherche du Bonheur

Chère âme, où vas-tu donc, joyeuse et confiante,
Sur l'aile d'un espoir de plus en plus ardent ?
Tu vas boire, sans doute, à la coupe enivrante
Où l'on voit le bonheur, comme un nectar brillant,
S'écouler doucement.

Mais non, tu fuis encor, radieuse et légère,
Et vers un autre but, tu sembles t'élancer :
L'horison devant toi, d'un feu nouveau s'éclaire,
Et l'or et les grandeurs en te voyant passer,
Viennent pour t'enlacer.

Trop fière pour jouir de leur superbe étreinte,
Tu t'éloignes toujours et tu montes plus haut.
Libre de tout lien, tu voles sans contrainte
Vers l'amour qui t'appelle et te sourit bientôt.
Mais, sais-tu ce qu'il vaut ?

L'amour du monde est vain et ton cœur reste vide.
Ton regard assombri s'illumine soudain :
Tu reprends ton essor plus ferme et plus rapide :
Pauvre âme ! . . . le bonheur que tu cherches en vain,
Est-là sur ton chemin.

N'as-tu pas contemplé cette aimable phalange
Accompagnant ton vol constant et soucieux ?
Elle a su te garder de la terrestre fange,
Te faire dédaigner les attraits dangereux
Et t'entrainer loin d'eux.

Ah ! vois-tu maintenant, heureuse et triomphante,
La troupe des vertus t'invitant au bonheur ?
Avec elle toujours suis la voie ascendante.
Sans regarder la terre où germe la douleur,
Sous le charme trompeur.

Le Printemps

Si tôt que nous revient le radieux printemps,
Plus léger est l'oiseau, plus joyeux ses doux chants :
Ainsi, l'humble poëte ouvre grande son aile,
Et salue en chantant, la saison la plus belle.

Dans le bleu firmament, le soleil resplendit :
De ses rayons dorés, déjà l'on s'éblouit.
Voici que le printemps, cet ange plein de grâce,
A repris radieux, son élan dans l'espace.

Son souffle embaume l'air, reverdit les gazons,
Et son vol donne essor aux brillants papillons.
Des fleurs aux doux parfums s'échappent de son aile,
Et sur les verts buissons ou sur l'herbe nouvelle,

Etalent au soleil un calice entr'ouvert,
Ou cache leurs couleurs sous un frais rameau vert,
Partout on voit fleurir d'aimables violettes,
Des grappes de lilas et des roses coquettes.

Sous des toits verdoyants plus riants et plus beaux
Que les rideaux légers, les gazes des berceaux,
Le printemps vient suspendre à la branche qui ploie,
Des nids pleins de chansons, d'espérance et de joie,

Dans les prés refleuris, le ruisseau diligent
Roule ses flots d'azur sur des cailloux d'argent.
Et cette onde limpide au cadre de verdure,
Semble un saphir brillant dans l'émeraude pure.

L'ange du doux printemps s'y mire avec bonheur,
En jetant aux échos, un chant plein de douceur.
Bel ange printanier, dans mon âme ravie,
Verse ta douce paix, ta suave harmonie.

L'aveugle au retour du printemps

Sous le pinceau divin de l'adorable Artiste,
L'univers s'embellit des plus riches couleurs,
Tandis qu'en sa prison, mon âme seule et triste,
Doit rester étrangère à ces vives splendeurs.

C'est en vain que les fleurs entr'ouvrent leurs calices
Sur un fond de verdure encadré de rayons ;
Que les oiseaux légers, en chantant leurs délices,
Placent des nids tout frais sous les plus verts buissons.

C'est en vain que le ciel se mire dans la source
Pour donner de l'azur à sa limpidité,
Pour réchauffer ses bords déjà couverts de mousse
Où l'insecte frileux sautille avec gaîté.

C'est en vain que le jour à tous les yeux étale
Des merveilles sans nom qui font vibrer les cœurs ;
Ma pauvre âme est fermée au bonheur qui s'exhale
De ce spectacle où Dieu révèle ses grandeurs.

Et tandis que chacun se grise de lumière,
Caresse des espoirs qu'animent les beaux jours,
Je salue en pleurant la saison printanière,
Puisque la sombre nuit m'environne toujours.

Douce étoile qui brille au sein de l'empirée,
En posant sur mon front tes reflets chaque soir,
Tu ne sais pas, hélas ! que mon âme est navrée,
Que le ciel de ma vie est un ciel toujours noir !...

Silence de la nuit, calme de la nature,
Pourquoi ne rends-tu pas mon rêve plus heureux?
Pourquoi ne verses-tu dans mon cœur, sans mesure,
La douceur de la vie en des songes joyeux ?

Je demande sans cesse à tout ce qui respire,
A l'univers entier, aux cieux mêmes, pourquoi
N'ai-je ma faible part à cet heureux délire
Dont tout être vivant sent l'indicible émoi ?

Ma lyre, réponds-moi, toi qui comprends mes larmes.
Dis-moi que le Seigneur de mon regard jaloux,
Ne veut le réjouir que par ses divins charmes,
Qu'il promet le bonheur à qui pleure à genoux.



Une matinée de printemps

(Ma première pièce en vers)

C'est le matin, déjà l'aurore
A chassé l'ombre de la nuit,
Et dans le ciel qui se colore,
L'astre radieux resplendit.

Ses rayons, dans les cieux d'opale,
Etincellent d'un si doux feu,
Qu'on croirait sur la voûte pâle,
Voir une image du bon Dieu.

Aussi, la nature splendide
Se pare de ses beaux atours :
Ici, c'est un ruisseau limpide
Dont l'onde gazouille toujours.

Là, sous cette épaisse feuillée,
Des nids se bercent doucement,
Et la joyeuse troupe ailée
Nous réjouit par ses doux chants.

La brise, haleine parfumée
Fait ondoyer le vert gazon,
Autour de la fleur embaumée
Voltige le blanc papillon.

Le bruissement des verts feuillages,
La course rapide des eaux
Qui coulent sous les frais ombrages,
Le zéphir, les fleurs, les oiseaux,

Dans une sublime harmonie,
Chantent, du divin Créateur,
La bonté, la gloire infinie,
Et l'incomparable grandeur.

A ce concert de la nature
Se mêle un son mélodieux,
Une note vibrante et pure
Qui résonne jusques aux cieux.

Du cœur humain, c'est la prière,
Qui s'élève comme un encens,
Au séjour de la lumière
Où règne un éternel printemps.



Fin d'octobre

Les bosquets sont déserts, plus d'oiseaux dans les nids,
Plus de tendre verdure et de buissons fleuris.
Déjà le sombre automne au front triste et sévère,
A, de sa froide main, tout détruit sur la terre ;

Et sur le sol aride où son souffle a passé,
Les feuilles sans couleurs, tombent à flot pressé.
Votre sort est le mien, pauvre feuille séchée
Courant en tourbillon, par le vent emportée.

Oui, je sais qu'ici-bas, tout passe comme vous,
Les instants de bonheur, les rêves les plus doux . . .
De mes illusions vous êtes bien l'image,
Vous vivez un printemps bravant plus d'un orage ;

Mais l'automne apparaît, je vous vois vous flétrir :
Tout passe ainsi que vous, tout finit par mourir.
Pourquoi nous attacher aux choses de la terre ?
N'est-ce pas envier un bonheur éphémère ?

Levons plutôt au ciel, un regard confiant,
N'espérant qu'en Dieu seul un bonheur permanent.
La terre c'est l'exil, et bien courte est la vie ;
Guidés par l'espérance, allons vers la Patrie.

Bon Pasteur

Du pasteur bien-aimé, je sens la douce étreinte ;
Mes jours sont plus heureux quand sur son cœur je vis ;
Ici, jamais pour moi d'amertume et de crainte,
Je suis du bon Jésus, la petite brebis.

Si l'ennemi puissant, sur la pente m'entraîne,
Le vigilant Pasteur vient me tendre les bras ;
Me prenant tendrement, alors il me ramène :
« Mon cœur qui bat pour toi ne te suffit-il pas ? »

Oh ! oui, Maître adoré, je t'adore et je t'aime ;
Je veux plus près de toi, voir s'écouler mes jours ;
Hélas, pauvre brebis, ma faiblesse est extrême ;
Toi seul est mon appui, viens, soutiens-moi toujours.



L'ange Noël

Tout rayonne et sourit : partout la terre est blanche
Et semble tressaillir sous le ciel azuré.
Noël, l'ange Noël sur l'univers se penche ;
D'un nimbe rayonnant son beau front est paré.

Il fait planer sur nous son aile de lumière,
Et dans son doux regard laisse entrevoir les cieux.
En ce jour solennel, il descend sur la terre
Pour chanter l'espérance et faire des heureux.

Il a pour les souffrants un céleste sourire,
Pour les cœurs délaissés, le mot le plus aimant ;
Un rayon de bonheur pour celui qui soupire ;
Il a pour tous enfin, un regard bienveillant.

Auprès d'un saint berceau, Noël conduit l'enfance
Que le divin Sauveur toujours aime à bénir :
Il guide la jeunesse au cœur plein d'espérance,
Vers le doux protecteur des rêves d'avenir.

Cet ange bienfaisant donne à tous l'espérance,
Et d'un air radieux, du doigt montre le ciel,
Eternité sans fin de sainte jouissance
Que promet en ce jour le doux Emmanuel.

A une amie entrant au noviciat

Plus près du ciel

Plus près du ciel, sous la croix qui rayonne,
Va, chère sœur, t'immoler pour Jésus.
A son amour, que ton cœur s'abandonne
En se formant aux sublimes vertus.

Sans te lasser, bois à l'amer calice
Que le Sauveur déjà tient en sa main ;
Vois le bonheur dans chaque sacrifice.
Sans regarder les roses du chemin.

Monte toujours sans replier ton aile,
Blanche colombe au vol majestueux ;
Plus près du ciel, c'est Jésus qui t'appelle,
Vole vers lui dans un effort joyeux.

Plus près du ciel, comme saint Jean ton frère,
Prends ton repos sur le cœur de Jésus,
Ton réconfort dans l'auguste mystère
Qui fait germer les vierges, les élus.

Brisant les nœuds des liens éphémères,
Plus près du ciel, oh ! fixe ton séjour ;
Dieu, de clartés, inonde tes paupières
Et dans ton cœur répand à flot l'amour.

Plus près du ciel, attends, attends encore,
L'époux divin un jour t'appellera :
Et dans le ciel, une éternelle aurore
A tes regards toujours resplendira.

A la mémoire d'une compagne aveugle

A chanter ton bonheur, notre espoir nous convie,
Chère âme que le ciel est venu nous ravir ;
De même que la fleur qui s'est épanouie,
Le moissonneur divin a voulu te cueillir.

De ton cher souvenir s'embaume notre vie,
O toi qui fus pour nous une amie, une sœur ;
Comme à nous, sur tes yeux, Dieu mit sa main bénie
Pour ne plus les ouvrir qu'à la sainte splendeur.

Jamais, tu n'admiras la riante nature,
L'azur du firmament, les astres radieux ;
Et sur un front ami, jamais de l'âme pure
Tu n'as vu rayonner comme un reflet des cieux.

Tes regards sont pour Dieu, pour la sainte Patrie ;
Les fanges d'ici-bas ne purent les souiller ;
Ouvre-les dans la gloire, âme heureuse et ravie,
Ces yeux que l'univers aurait pu t'envier...

Chante, module encore avec plus d'harmonie,
Ces accents pleins d'amour, écho de ton grand cœur ;
Ces chants pieux et doux dont ton âme attendrie
Célébrait ici-bas la gloire du Seigneur.

Chante dans le séjour de la pure allégresse ;
Oh ! chante ton bonheur, c'est pour l'éternité !...
Chante, âme chérie, et répète sans cesse,
Un hymne de louange à la Divinité.

Fleur languissante

Pauvre fleur sans parfum, au calice flétri :
Tu ne souriras plus à la brise qui passe ;
Le soleil baise en vain ton beau satin pâli,
Tu languis tristement sur ta tige trop lasse....

Demain, quand reviendra l'aurore au front joyeux,
Poser sur chaque fleur une perle brillante,
Tu ne seras plus là, dans les buissons ombreux,
Pour t'incliner aussi, sous sa main caressante.

Tes pétales ternis, trop longtemps altérés,
Demanderaient en vain à boire l'onde pure :
Meurs, ainsi que les cœurs à jamais ignorés,
Qui n'ont pas eu l'amour pour guérir leur blessure.

Au Révérend Père X

(Noces d'argent)

L'auréole d'argent sur votre front rayonne,
Vingt-cinq ans de labeur forment votre couronne ;
Vingt-cinq ans de service à l'autel du Seigneur,
Oh ! pour vous quel bonheur !

Comme un ange de paix vous passez sur la terre,
Déversant dans les cœurs la céleste lumière,
Votre rôle ici-bas, prêtre de l'Eternel,
C'est de conduire au Ciel.

Dieu vous a confié la parole sublime
Qui donne le pardon, qui retient sur l'abime,
Qui rend à l'espérance et calme la douleur,
Fait revivre le cœur.

Aux âmes donnant Dieu, vous lui donnez des âmes ;
Et du divin amour par vous brillent les flammes.
Par Dieu même choisi, vous devenez, mortel,
Frère de l'Eternel.

A l'autel, c'est par vous que l'union s'opère
Entre l'heureux séjour et notre triste terre ;
Un désir, un appel, du ciel à votre voix,
Descend le Roi des rois.

Poursuivez bien longtemps cette noble carrière,
Apôtre du Très-Haut, ange de la prière ;
Que votre diadème soit plus brillant
Que l'or, le diamant.

A la très sainte Vierge

ACROSTICHE

Ma frêle nacelle est sans voile,
A mes regards le ciel se voile,
Rien ne me guide sur la mer,
Ici-bas, sur le flot amer,
Entends ma voix, sois mon étoile.

Ma lyre aimée

Pour dire ma douleur, ma lyre, tes accents
Dans un accord plaintif vibreront bien longtemps.
Tu n'auras à chanter que ma vie incolore,
Que mes jours sans rayons, que mes nuits sans aurore.

Si mon triste printemps, au moins pouvait t'offrir
Une riante fleur, un heureux souvenir !...
Autour de moi, je cherche une feuille encor verte,
Et je n'en peux trouver sur ma route déserte.

Dans l'obscur du chemin, toujours à la douleur,
Dur et âpre rocher, je déchire mon cœur ;
De mes illusions la couronne flétrie,
S'effeuille tristement, tout le long de ma vie.

Quand mon front, lyre aimée, une dernière fois,
Vers toi se penchera, fais entendre ta voix
Pour répondre à l'adieu de mon âme qui t'aime :
Que ton dernier accent soit le baiser suprême....

Près d'un berceau

Repose doucement, aimable chérubin,
Sans oublier l'amour, les baisers de ta mère,
Rêve aux anges des cieux, ô toi leur petit frère ;
Rêve au lis qui se penche en ton cœur enfantin,

Rêve aux fleurs du printemps, à la brise embaumée,
Au rayon du soleil qui dore ton berceau,
A l'étoile d'argent ; mais qu'un rêve plus beau,
Enfant, berce ta vie à l'aurore charmée.

Entends vibrer là-haut les célestes concerts,
Et que ton âme heureuse en garde l'harmonie ;
A ton réveil enfin, que ta mère chérie
Cueille un reflet du ciel dans tes yeux entr'ouverts.

L'Aumône

Donne d'une main généreuse,
Et tu goûteras du bonheur ;
Le bien qu'on fait rend l'âme heureuse,
Verse la joie en notre cœur.

Sur ton chemin gît la misère,
Incline-toi vers le malheur ;
Ton obole, quoique légère,
Si tu souris, a sa valeur.

Donne au malheureux que la honte
Retient captif à son foyer,
Devine ce qu'il ne raconte,
Et fais tout pour le protéger.

Bientôt sa plainte sera douce
En rencontrant de la bonté ;
Lui qui craint qu'on ne le repousse
Souffrira mieux sa pauvreté.

Donne de la douceur aux larmes,
En y joignant ta compassion ;
Et rends moins triste les alarmes
En soutenant l'illusion.

Aime tous ceux que la souffrance
Tourmente de son aiguillon ;
Pour calmer la douleur immense,
Oh ! sois l'ange de l'affection....

Donne un sourire, une humble aumône,
Donne ton cœur, ta vie enfin ;
On n'est heureux que lorsqu'on donne,
Le bonheur découle du bien.

Désirs et plaintes

Hélas ! quand tombera le voile
Qui me pèse si lourdement...
Pour moi, plus jamais une étoile
Ne brille dans le firmament.

Belle nature que j'adore,
A mes yeux montre tes splendeurs ;
Je veux voir, je veux voir encore
Toutes tes beautés, tes couleurs.

Je veux voir, dans le flot limpide,
Se mirer ~~dans~~ la voûte des cieux,
Et glisser sur l'onde rapide
La blanche écume aux plis moelleux.

Je veux voir, sur les hautes cimes,
Le soleil jeter ses rayons
Qui, descendant en jets sublimes,
Dorent jusqu'aux moindres sillons.

Dans le tréfond des cieux d'opale,
Où resplendit l'astre argenté,
Je veux voir la nuit estivale
Sourire à mon rêve enchanté.

Pour saluer la pure aurore,
Aux voiles d'or et de carmin,
Que mon œil se dilate encore ;
Qu'il s'ouvre aux clartés du matin.

Je veux admirer la nature,
Quand l'hiver blanchit le coteau,
Ou quand l'oiseau, sous la ramure,
Chante gaîment le renouveau.

Je veux revoir ma tendre mère
Et lire encor dans ses beaux yeux...
Mais ce rêve est une chimère.
Ils ne sont plus ces jours heureux...

Ma paupière toujours est close
Malgré le jour qui luit aux cieux,
Malgré le rayon qui se pose
Sur mon front pâle et soucieux.

Jette, ô mon Dieu, de ta lumière
Un clair rayon sur mon ciel noir,
Puisque jamais, sur cette terre,
Mes yeux ne s'ouvriront pour voir.

Du ciel fais briller l'espérance
Au pauvre cœur que tu comprends ;
Dans l'éternelle jouissance,
Dis-lui, Seigneur, que tu l'attends . . . .






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 20 05 07 006 0